

# Apprendre à vivre

par MADELEINE PORQUET

*L'école idéale serait celle où l'enfant apprendrait à vivre.*

P. KERGMARD.

J'ai longtemps hésité avant d'essayer de répondre à l'enquête lancée par Freinet « L'éducation à la croisée des chemins ».

C'est qu'à force de boulinguer de classe en classe, je m'aperçois que j'achoppe davantage à un manque de réflexion profonde sur les fins éducatives poursuivies qu'à un désaccord réel sur les moyens à mettre en œuvre. Toutefois ce manque de réflexion entraîne-t-il naturellement une absence de curiosité quant aux méthodes et techniques d'éducation nouvelle ou moderne. Il est certes plus facile de se laisser aller à la routine du métier que de le remettre sans cesse en question. Cependant puisqu'entrer à l'Ecole Moderne c'est accepter d'avoir en permanence mauvaise conscience, je me permettrai de vous faire part de mes doutes autant que des quelques faibles certitudes auxquelles m'ont conduite ces vingt ans de métier.

Disons tout de suite que la situation particulière où nous place notre vocation d'éducatrice maternelle ferait résolument pencher la balance vers l'optique optimiste d'une éducation fonctionnelle triomphante si nous acceptions de nous boucher les yeux et les oreilles sur le devenir de nos petits une fois sortis de nos giron. La petite enfance garde toujours, même aux périodes les plus troublées, le même charme innocent, la même disponibilité fondamentale et les éducatrices maternelles en sont aujourd'hui comme il y a 20 ans les tendres compagnes. Hélas ! dès l'école primaire nous constatons amèrement que l'ensemble des conditions nouvelles de la vie moderne, la concentration urbaine, l'accélération croissante du rythme de vie des villes, la perte de contact de plus en plus poussée des citadins avec les forces naturelles amènent une perturbation parallèle dans le comportement de nos enfants. Agités et instables à l'école primaire, avides de jouir d'un confort matériel gagné par leurs parents et peu enclins à respecter nos échelles de valeurs à l'adolescence, nous ne nous retrouvons guère en eux. Impatiemment nous attendons d'eux des prises de conscience et de position semblables à celles qui marquèrent les 20 ans de ma génération. Et nous restons sur notre soif : la révolte quand elle se manifeste (individuellement du moins et mis à part quelques cas isolés d'insoumission politique ou morale) ne les rapproche guère de nous ; une mentalité nouvelle est née en contrepoint de la mentalité révolutionnaire de la génération précédente (indifférence aux affaires publiques ; goût du confort matériel ; désir de paraître ; suivisme et goût de la provocation sexuelle : voir le mythe Bardot...).

La démission générale des parents sera-t-elle doublée d'une démission semblable des éducateurs ?

Et sinon que faire ?

Sans doute le tableau est-il moins noir pour l'ensemble que je ne le brosse, et la vie coule-t-elle encore normalement pour beaucoup de nos jeunes. Cependant l'inquiétude règne et la question est posée : « Faut-il revenir aux méthodes traditionnelles, aux sanctions et à la discipline autoritaire ? » Est-ce à dire que l'éducation libérale a trahi la fin généreuse qu'elle s'était donnée : faire de nos enfants des hommes conscients de leur place dans le monde, de leurs responsa-

bilités comme de leurs droits, capables d'assumer leur liberté ? Devons-nous penser qu'elle est incapable de créer cette « école idéale » où selon la belle formule de Mme Kergomard « l'enfant apprendrait à vivre » ?

Il y a 30 ans encore, la part de l'école dans cet apprentissage était, du fait même d'une courte durée moyenne d'études, relativement bien moins importante qu'aujourd'hui. L'enfant de milieu ouvrier ou paysan quittant l'école à 12 ans entraînait directement dans le monde des adultes, le monde du travail et des responsabilités auquel il se destinait et se préparait depuis quelque temps déjà. Point d'hiatus avec le milieu social, mais une grande continuité de vie. Il en est d'ailleurs encore ainsi dans certains de nos villages où les enfants gardent traditionnellement le métier de leurs pères et mères. Cependant la démocratisation très rapide de l'enseignement succédant à l'accélération des progrès techniques a bouleversé cet état de choses : la masse des enfants maintenus à l'école jusqu'à 16 ans et plus y mûrit plus lentement, perdant plus facilement le contact vivace avec son milieu d'origine. Si l'école n'aide pas nos enfants à secréter les racines profondes qui assureront leur équilibre, ils risquent fort de perdre le goût de la conquête et de se contenter d'une simili-culture pré-digérée, sans bases réelles, sans liens authentiques avec leur vie, leur métier, le groupe humain auquel ils appartiennent. Est-ce là le but auquel nous tendons ?

En écrivant ces lignes, je revois les visages de quelques vieux camarades ouvriers envoyés à 11 ans à l'usine et qui furent pourtant capables de garder jusqu'à la fin de leur vie une large ouverture d'esprit au monde, qui, découvrant à 50 ans les œuvres d'un Zola ou d'un Balzac, lisent et relisent avec enthousiasme les maîtres de la littérature, qui savent passer les événements au crible de leur jugement, garder un sens critique toujours en éveil, une curiosité sans cesse renouvelée et ont fait de leur vie un petit chef-d'œuvre de probité, de courage et de sagesse. Loin de moi l'idée de retour en arrière et de manque de confiance dans le bien-fondé de la prolongation de la scolarité. Je crois trop fermement que l'école représente pour l'enfant, dans le monde d'insécurité où nous vivons, un suprême refuge. Simplement, me souvenant de tout ce dont je suis redevable à mes maîtres, je voudrais que ce refuge soit pour eux aussi enrichissant, aussi heureux qu'il le fut pour moi.

Hélas ! cette tâche que nous nous sommes donnée, sommes-nous trop faibles pour la remplir ?

Dans notre univers mécanisé à l'extrême, l'éparpillement des activités, la spécialisation trop poussée, le culte de la vitesse et de la technique, le goût du digest et des ersatz de culture que représentent la plupart du temps le cinéma, la TSF, la télévision, la vulgarisation littéraire et scientifique, vouent-ils définitivement l'homme moyen de demain au manque d'authenticité de la pensée et à une culture superficielle, sans attaches ni racines, qui ne lui donnera guère le moyen de s'insérer efficacement dans le monde où il vivra ?

Face à cette situation difficile, notre tâche n'est-elle pas d'abord d'aider nos enfants à trouver leur équilibre, à déceler leurs possibilités, à affermir leurs pouvoirs, à construire patiemment leur propre pensée, à affiner leurs perceptions et leur sensibilité, à exercer leur jugement et leur sens critique, à s'ouvrir chaque jour davantage au monde des choses et des êtres que nous leur donnons non seulement à voir mais surtout à aimer ?

J'ai été frappée l'autre jour, à la lecture d'un cahier de roulement, par une réflexion des Cabanes. Dans ce petit village de l'Aveyron, ces enfants de paysans plongés comme leurs ancêtres dans un milieu naturel resté très fruste « ne regardent ni les arbres, ni les bêtes, ni la terre autour d'eux ». Pour qu'ils en éprouvent et en expriment la beauté, il faut que les éducateurs la leur révèlent.

J'observe très souvent l'arrivée de nos petits à l'école maternelle. Les mamans

pressées, absorbées par les soucis domestiques ou autres, tirent à bout de bras des bébés à la démarche tâtonnante, sans se préoccuper ni du rythme de marche trop rapide qu'elles leur imposent, ni surtout des expériences passionnantes qu'elles leur font manquer : marcher en équilibre sur la bordure des trottoirs, agiter jambes et bras au rythme d'une mélodie intérieure confuse et joyeuse, s'arrêter brusquement devant une feuille morte ou un oiseau, ou je ne sais quelle minuscule découverte. « Tu m'agaces, va plus vite », répétait ce matin une jeune maman à sa petite fille de 3 ans qui, refusant énergiquement de se laisser déposséder de son « travail » s'acharnait à hisser une poussette sur le palier de l'entrée de l'école.

N'est-il pas remarquable que nos petits courent si volontiers vers celles de leurs maîtresses qui savent les écouter alors qu'ils se contentent de vivre « à côté » de parents aimants, certes, qui leur assurent le bien-être matériel, mais ne savent ou ne peuvent créer ce lien de compagnonnage grâce auquel le petit prendra sa place juste dans la communauté.

Lorsque je me laisse aller à rêver à mon existence (une drôle de vie si dense d'expériences que j'ai parfois l'impression d'avoir vécu 1.000 ans plutôt que 40), ce sont tous les visages de mes compagnons qui m'envahissent d'abord : visages humains si nombreux, si émouvants, sur lesquels sont inscrites toutes les misères et toutes les joies du monde, mais aussi visages des êtres et des choses qui me furent un moment familiers ou révélateurs de beauté, d'épanouissement, d'ardeur à vivre : le chat avec lequel, petite fille, je jouais à cache-cache, les oliviers de mon premier contact avec la Provence, le château qui apparaissait, tel un mirage, au-delà des barbelés du camp de concentration et qui symbolisait nos rêves de liberté, la lumière légère d'un matin de mai, une pluie d'étoiles filantes un soir de février à l'école normale, et tant d'autres encore, attachés à tant de lieux et de moments divers.

Bertrand et Le Bohec ont souvent évoqué la question du bonheur. J'avoue que pour moi le mot n'a d'autre sens que celui d'un attachement passionné à la vie et au monde autant dans ce qu'ils recèlent de sources de joie que de souffrance et de désespoir, autant pour ce qu'ils me donnent à contempler, à connaître, parfois à créer que pour la conscience qu'ils m'apportent de mon infinie petitesse et de ma parfaite inutilité. Hors des liens que je me suis donnés avec les êtres et les choses, la vie, pour moi, n'a aucun sens.

Tout ceci est bien long et laborieux pour en venir à expliquer pourquoi je crois à la vertu de l'éducation moderne en général et des techniques Freinet en particulier. A vrai dire, je n'ai d'ailleurs expérimenté ces dernières qu'en école maternelle. Mais, mis à part le problème, très important, il est vrai, des examens à préparer et des connaissances à faire acquérir dans un laps de temps à peu près identique pour tous, je ne crois pas que l'esprit éducatif puisse être différent d'un bout à l'autre de la scolarité. Ces liens que nous commençons à former à l'école maternelle, cette insertion dans le monde dont l'enfant ne prend chez nous qu'une conscience encore bien restreinte, mais que nous nous efforçons d'éclaircir, vont, tout au long de l'enfance et de l'adolescence, s'affermir, se diversifier, gagner en profondeur et en étendue. Je crois que cette conquête humaine de l'espace et du temps ne peut se réaliser efficacement, pour chacun de nous, que dans un environnement particulièrement aidant où chaque expérience sera vécue en profondeur, selon le rythme propre de chacun et valorisée par la mise en commun des découvertes et l'élan joyeux de la communauté attachée au même devenir.

Ce qui suppose, évidemment, un respect des temps de maturation de chaque enfant, mais aussi une aide très importante et très délicate de l'éducateur qui non seulement doit organiser les conditions matérielles d'un milieu riche mais encore créer le climat de sécurité et d'accueil sans lequel il n'est pas d'épanouissement possible des individualités enfantines.

Je n'insisterai pas sur le premier point : d'autres ont dit, beaucoup mieux que je ne saurai le faire, tout ce que nous devons à Freinet pour l'élaboration de ce milieu éducatif idéal : imprimerie, techniques d'expression libre, méthodes naturelles, art enfantin, fichiers auto-correctifs, B.T., etc. ; toutes ces techniques non seulement satisfont le besoin d'activité de l'enfant et favorisent ses « expériences tâtonnées », mais surtout elles lui permettent d'être l'artisan de sa formation, de maintenir intact cet élan qui le porte au-devant des choses, aiguillant sa curiosité et préparant les chemins d'une authentique culture. Chaque enfant peut, à l'aide de ces techniques, progresser à son rythme propre, faire à son heure les découvertes essentielles qui lui ouvriront les voies de la connaissance, se forger une âme heureuse en donnant libre cours à sa fantaisie créatrice.

Cependant ces techniques modernes sont inséparables d'un esprit nouveau chez l'éducateur, d'une véritable reconsidération de son rôle pédagogique qui feront de lui la rayonnante personnalité qui cristallisera les liens de la communauté enfantine.

Car l'apprentissage de la vie sociale commence dès l'école maternelle et se poursuit tout au long de la scolarité. Et l'attitude de l'adulte devant les groupes auxquels il doit s'intégrer dépend en partie de ce premier apprentissage qui peut l'inciter à la compréhension et au respect d'autrui ou, au contraire, le fermer sur une attitude agressive, individualiste ou hostile.

Pour que, dès l'âge de 2 ans, nos enfants apprennent à vivre ensemble, à coopérer, à partager leurs joies, à mettre en commun leurs découvertes, il faut que l'éducatrice sache devenir et rester la meneuse de jeu, le chef de cordée qui, ayant pleine conscience du but à atteindre, s'oublie parfaitement elle-même pour mener son troupeau d'étape en étape vers le sommet.

Car s'il est bien vrai que les Techniques Freinet présentent cette originalité et cet avantage de rendre possibles la coopération, l'entraide éducative, la valorisation des richesses individuelles par la vie communautaire, il est non moins certain qu'elles exigent de l'éducateur une attitude totalement différente de celle de l'instituteur traditionnel, une attitude faite à la fois de confiance dans les possibilités enfantines, d'amour véritable de l'enfance, de lucidité quant aux fins et aux moyens, de clairvoyance et de fermeté envers les enfants eux-mêmes.

Une attitude fondée dans ses grandes lignes sur la connaissance des besoins essentiels de l'enfant, cet être en croissance, projeté vers l'avenir par un puissant élan vital, mais dont le développement harmonieux est déterminé par le climat de sécurité que, seul, l'adulte est capable de créer.

C'est ce problème primordial des exigences de l'éducateur envers lui-même et envers les enfants qui lui sont confiés que je voudrais évoquer ici. On a dit et répété bien des fois le mot de Jaurès : « On n'enseigne pas ce que l'on sait, on enseigne ce que l'on est ».

Pour que nos enfants trouvent et gardent cet équilibre qui fera d'eux des hommes, ne devons-nous pas d'abord nous imposer à nous-mêmes une discipline de travail aussi éloignée de la routine du métier que du laisser-aller aux goûts et inclinaiions de chacun de nous ?

Cette ligne de conduite générale que, seuls, nos enfants sont incapables de trouver, et sans laquelle il n'est ni sécurité ni progression possible, n'est-ce point à nous de la promouvoir fermement ?

Et que faire, en cas de non-respect de cette règle de vie ?

A l'école primaire, dès 8 ou 9 ans, il est possible de débattre cette question des fautes et des sanctions en conseil de coopérative (d'ailleurs, même dans ce

cas, la part du maître est prépondérante). A l'école maternelle, les infractions à la règle comme les sanctions ne peuvent être que d'ordre social : l'enfant qui a griffé, mordu (le cas est très fréquent chez les bébés, ce qui prouve que la nature humaine est loin de la bonté naturelle chère à J.-J. Rousseau), celui qui a détérioré le travail de ses camarades est mis à l'écart par l'institutrice, et pour un temps plus ou moins long, de la communauté. Les châtimens corporels n'ont jamais soulagé que le maître lui-même. Je les crois parfaitement inutiles, les enfants frappés à la maison devenant totalement insensibles aux coups et développant un amoralisme foncier.

Ce besoin fondamental de sécurité des enfants exige de l'éducateur, non seulement une connaissance générale de l'enfant, mais également une connaissance de plus en plus aigüe de chacun des élèves, ainsi qu'une attitude de respect de la personnalité de chacun. Les enfants, même tout petits, sont très sensibles à cette équité de l'éducateur qui sait se tenir à égale distance de chacun d'eux, qui, tout en favorisant les échappées individuelles, sait faire vivre la communauté, permet à tous d'assimiler les découvertes de quelques-uns et ménage des moments de vie commune et fervente. Car l'éducateur doit être à la fois enthousiaste et lucide, accueillant à toutes les expériences et clairvoyant aux possibilités d'exploitation qu'elles offrent. Il doit savoir encourager les initiatives, susciter les départs tout en gardant envers lui-même un sens critique qui lui permet de mesurer à leur juste valeur les découvertes et les créations enfantines. C'est cette attitude d'équilibre qui permettra à chacun des enfants d'être lui-même, de s'épanouir librement, et de monter sans heurts ni forçage les degrés de son évolution. Une évolution à laquelle l'éducateur doit être plus sensible qu'aux performances qui peuvent la jalonner. Car il ne s'agit ni de rechercher l'exceptionnel ou l'original à tout prix, ni de projeter sa personnalité sur les enfants, ni de laisser étouffer ces enfants par l'un ou l'autre d'entre eux à la personnalité plus rayonnante.

Mais bien plutôt de trouver les liens qui peuvent unir la commune mesure au-delà de laquelle l'élan vital portera chacun par un effort joyeux vers un dépassement sans cesse renouvelé.

Un effort dont l'aboutissement sera le prix de nos exigences et qui est le véritable apprentissage de la vie.

M. PORQUET.